

paysage : les lignes n'ont point de combinaisons, elles sont simples, et de loin très douces, les teintes n'ont point de mélange, aux contours seulement comme des attiédissements qui en font mieux ressortir la pureté primitive.

Plus près de nous s'étagent des mamelons arrondis en larges taupinières et tout gris, sans même un olivier où arrêter la vue. Bientôt quand les pluies seront venues, ces collines se couvriront de gazons et de fleurs, dans les petits ravins couleront des torrens et tout l'aspect sera bien changé, mais cette fraîcheur mettra encore plus en relief la nudité impassible et immuable des grandes et belles montagnes, au fond.

Plus près, encore, des rochers où les pluies n'ont pas laissé un atome de terre, blancs ou rosés, glissants, accumulés comme une tempête, si loin que l'on croirait d'ici dominer une cascade de pierres, si ce n'était le grand silence qui commence à descendre sur tout ce paysage et sur nous : car le soir descend aussi, emportant peu à peu les mirages de notre horizon.

La fraîcheur du soir bientôt commence à nous pénétrer et nous nous retournons vers la vallée du Cédron pour rentrer à Jérusalem. Nous descendons lentement dans les chemins de poussière et de cailloux, entre d'insignifiants murs blancs qui emprisonnent ces pauvres oliviers, les antiques témoins de l'agonie. Sans le savoir, nous traversons le Cédron, qui, à certains endroits, est un jardin, à d'autres un éboulis de grosses pierres et souvent rien du tout, car le Cédron est tout, excepté un torrent. Puis, nous remontons le long des murs de la ville, à travers les tombeaux musulmans. Et comme l'air est doux, à l'abri des murailles, nous allons lentement.

A cette heure, toute chose se voile et se rend suave, en même temps que le soleil lui-même est voilé, quoique souriant encore dans de longs reflets qui rosent les nuages au-dessous de nous, et nous enveloppent nous-mêmes d'une teinte si tenue qu'elle est presque insensible. Pas d'estompe dans tout cela : tout est net, les couleurs seules s'attiédisent, laissant les lignes claires, mais les faisant moins dures ; et jusqu'à la dentelure des murailles, et jusqu'aux arrêtes des rochers perdent leur farouche débraillé. Dans la vallée, sur la pente que nous traversons, c'est toute une